



LE RETOUR DES TROIS MOUSQUETAIRES

Dans quelques jours ils seront là, avec leur nouveau show, leur ami Chester et ce Darryl Stuermer, si connu des amateurs de jazz-rock, que tout le monde guette un peu au tournant. Juste après la sortie de « And then there were three », nous sommes allés rendre visite à nos amis Tony Banks et Michael Rutherford, pour faire le point avant cette tournée française qui

sans doute fera date. Les deux anciens de la Charterhouse school n'ont pas changé depuis l'année dernière. Phil Collins, par contre, sur lequel nous tombâmes par hasard, s'est fait une nouvelle tête : pas de barbe et cheveu très court, il a l'air d'un gamin, avec un minois de plus en plus coquin. On dirait toujours qu'il se prépare à aller faire une razzia

dans l'armoire à confitures de sa grand-mère... Tony et Michael nous accueillent avec leur coutumière gentillesse, s'exclamant : « Hey, revoilà les chères mêmes vieilles têtes ! » Nous en avons autant pour eux. Les questions se mettant à déborder de notre besace à curiosité, nous dûmes cependant abrégier les retrouvailles pour entrer dans le vif du sujet.



L'album '78

Hervé Picart — Tout le monde a trouvé « And then there were three » davantage orienté vers le rock song, moins sophistiqué que « Wind and wuthering ». Etait-ce délibéré comme orientation ?

Tony Banks — Well, je pense qu'il y a simplement un changement de présentation. Sur « Wind and wuthering », nous prenions notre temps pour développer chaque thème. Ici, je crois qu'il s'agit de morceaux du même esprit mais mis dans un espace plus petit, ce qui donne l'impression de rock songs.

Mike Rutherford — C'est un album à écouter beaucoup de fois avant de bien le comprendre. Nous avons voulu être plus efficaces, faire des morceaux plus compacts. Je crois que « Wind and wuthering » aurait été encore meilleur s'il y avait eu deux morceaux de plus du style de « Match of the day » ou « Pigeons ». Je crois que la qualité du nouvel album est d'être plus vigoureux.

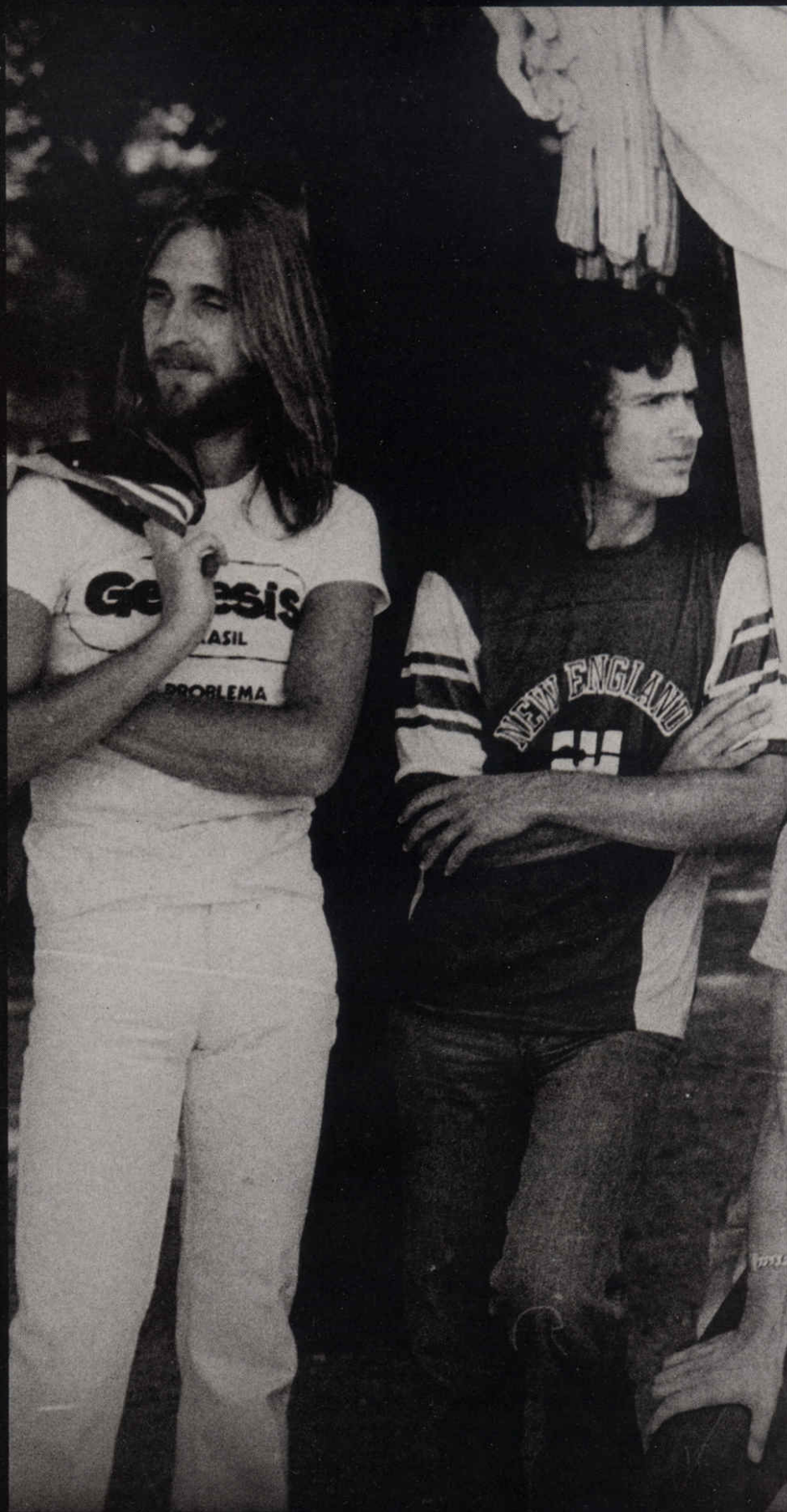
H.P. — Les morceaux sont plus compacts, mais aussi moins instrumentaux. Les parties vocales sont beaucoup plus abondantes ?

T.B. — Je ne sais pas si c'est moins instrumental que « A trick of the tail » excepté le fait qu'il n'y a pas cette fois de titres instrumentaux uniquement. Les mélodies sont aussi importantes, mais moins délayées, voilà tout.

H.P. — Le fait que vous ne soyez plus que trois a-t-il allongé le temps d'enregistrement et posé des problèmes particuliers ?

M.R. — Non, non, aucun problème. Nous avons enregistré en quatre semaines, mixage compris, avec six semaines de répétitions auparavant. Ce ne fut pas plus long que d'habitude. Nous avons changé notre méthode d'enregistrement, ce qui nous a permis d'aller très vite.

T.B. — La rapidité vient aussi du fait que l'album contient beaucoup de compositions individuelles. L'album était quasiment terminé avant de se mettre à répéter et il n'y eut que peu de morceaux réalisés à trois (ceux qui demandent le plus de temps). A cet égard, on peut dire que c'est un album très individualisé du point de vue des compositions.





Le show 78

H.P. — L'importance des vocaux sur les nouvelles chansons va sans doute empêcher Phil de jouer beaucoup de batterie sur scène ?

T.B. — Je crois que c'est la même chose que pour le précédent album.

M.R. — Nous avons construit notre plan de concert en fonction de cela pour que Phil puisse jouer pas mal de batterie. Il n'y aura que quatre ou cinq morceaux du nouvel album. Il y aura par exemple « Los endos » où Phil pourra jouer tout le temps. Nous allons aussi reprendre sur scène « Fountain of Salmacis », où Phil jouera surtout la partie du milieu.

T.B. — Il y aura aussi « Cinema show » et « In the cage » qui se prêtent bien à des parties de batterie.

H.P. — Le nouveau guitariste de scène est donc Darryl Stuermer, un ancien du groupe de Jean-Luc Ponty. Comment en êtes-vous arrivés à engager ce musicien de jazz-rock ?

M.R. — Tu sais, nous connaissons relativement peu de monde dans ce domaine de la guitare. Nous avons dressé une liste des gens que nous connaissions, une dizaine d'Anglais, quatre ou cinq Américains, et nous avons pris une série de contacts. Il s'est révélé très vite que Darryl Stuermer présentait les meilleures possibilités. Il faut bien comprendre que nous cherchons quelqu'un simplement pour jouer avec nous sur la route. Nous n'avons pas besoin de nous comprendre au niveau des compositions, car nous n'avons pas à composer ensemble. Il n'y a pas de sympathie musicale comme critère dans notre choix.

T.B. — Les Américains ont aussi de remarquables facultés d'adaptation. Ils peuvent tout jouer sans se forcer, du Genesis ou du jazz-rock. Celui-ci est vraiment très bon, et ce qu'il a fait avec Jean-Luc Ponty était très bien. Mais c'est surtout pour cette facilité d'adaptation que nous avons fait appel à lui.

H.P. — Du fait que Michael tient la lead guitar sur le dernier album, quel sera le partage des rôles sur scène ?

T.B. — Michael sera à la lead guitar sur les extraits du nouvel album, et Darryl sera à la basse (il s'est très facilement mis dans

la peau de bassiste). Sur tous les autres morceaux, Darryl sera lead guitar. Il le sera donc en majorité.

M.R. — C'est étrange, mais je me sens tout à fait capable d'être lead guitar sur les nouveaux morceaux, mais pas sur les anciens. Ceux-là, je les sens en bassiste, ou en rythmique, je ne saurais pas changer de point de vue par rapport à eux. Je suis étrangement attaché à la part que j'ai prise dans leur élaboration. C'est pourquoi il y a ce partage.

H.P. — Il est quand même curieux de noter que vos deux musiciens de soutien viennent tous les deux du jazz-rock ?

M.R. — Cela n'a heureusement pas de rapport avec la musique qu'ils font d'habitude. Ni non plus parce que Phil fait aussi du jazz-rock. Il se trouve simplement que ce sont les musiciens de jazz-rock qui ont la meilleure technique et l'esprit le plus ouvert. Ils peuvent donc jouer parfaitement de tout. Personne d'autre n'a cette qualité.

T.B. — Autant par leur feeling que par leur technique ce sont de très grands musiciens. Michael et moi avons horreur du jazz-rock, mais nous reconnaissons que les musiciens qui pratiquent cette musique sont les plus accomplis. De plus, ils restent tout le temps ouverts à tout ce qui leur est offert. Des gens comme Chester ou Darryl ne cessent de poursuivre leur éducation musicale, et Genesis, qui est très différent de ce qu'ils font et entendent aux U.S.A., leur apporte énormément en ce sens. Cela fait partie de leur éducation et de leur culture de venir jouer avec des Anglais comme nous.

H.P. — On a observé une baisse du caractère visuel des shows. Cette nouvelle orientation sera-t-elle confirmée par les prochains concerts ?

T.B. — Well, je ne crois pas que l'on puisse dire que le groupe est moins visuel. Il s'agit simplement d'une autre conception de la mise en valeur scénique des musiciens. Nous avons renoncé au théâtre. Par contre, nous avons fait des progrès considérables dans l'éclairage, notamment l'année dernière, et nous poursuivrons dans ce sens.

M.R. — Nous avons voulu que le côté musical du groupe soit plus évident que par le passé. Cela ne nous empêchera pas d'utiliser les lasers. Je sais que ceux-ci sont devenus un gimmick, mais nous pensons les utiliser correctement en ne nous en servant qu'à certains moments forts.

H.P. — C'est une tournée particulièrement longue que vous entreprenez cette année : près de six mois ?

M.R. — Non. Il s'agit d'une série groupée de tournées de deux à trois semaines avec des temps de repos. Au bout de six semaines de tournée, l'on n'arrive plus à avoir assez d'énergie. C'est pourquoi nous avons changé de formule, préférant étaler

dans le temps pour être plus frais sur scène.

H.P. — Vous êtes programmés pour la fête de l'Humanité. Est-ce confirmé ?

M.R. — Oui. Mais je touche du bois... Cela fait trois ans que nous essayons de la faire, mais il y eut toujours des problèmes. Cette fois-ci, je crois que nous allons quand même pouvoir la faire.



L'évolution 78

H.P. — « Seconds out » est sorti en pleine inflation de double-albums live. Il semble que depuis le succès de Peter Frampton tout le monde se sente obligé de sortir un double-live. Qu'en était-il dans votre cas ?

T.B. — Il est bon de résumer de temps en temps ce que l'on propose en concert. Depuis le premier live, que nous n'avions d'ailleurs pas voulu, beaucoup de nouveaux morceaux avaient été joués. Il fallait le faire à ce moment précis.

M.R. — Nous y tenions surtout à cause des anciens morceaux que nous repreneons comme « Musical box », « Supper's ready », les morceaux de « Selling England by the pound », car ces morceaux avaient beaucoup changé, ils s'étaient améliorés, et nous voulions enregistrer ces nouvelles versions qui montraient notre évolution. « Supper's ready » est bien meilleur sur « Seconds out » que sur « Foxtrot ». Nous n'avons pas réarrangé les morceaux, c'étaient les mêmes. Mais le groupe n'était plus le même, notamment avec Bill et Chester qui ont apporté de grandes modifications, et le résultat fut très différent des originaux, avec les mêmes notes. Je crois que les nouvelles versions sont plus profondes.

H.P. — Je pense que vous n'allez pas jouer sur scène tous les morceaux du nouvel album. Il doit être assez difficile de faire une sélection, surtout dans le cas de celui-ci qui présente de nombreux morceaux d'égal intérêt ?

T.B. — Nous ne choisissons pas en fonction de l'intérêt des morceaux, mais suivant notre capacité physique à les jouer sur scène. Il arrive souvent que pour obte-